

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 47

Artikel: Le feuilleton : Loyse de Savoie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224230>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

rent tant de malheureux broyés par la vie agitée de notre époque et guettés par la neurasthénie. N'oubliez pas, mon jeune ami, qu'à l'âge du gramophone et de la T. S. F. avec haut-parleur, la solitude est devenue le refuge des gens d'esprit. Elle est la source divine des méditations salutaires. Elle oblige l'homme agité à se recueillir, à concentrer sa pensée et à faire de nobles réflexions.

Nous vous avons nommé, dans ce petit village, pour une période de trois années seulement, mais qui, si vous le voulez bien, peut durer dix fois plus longtemps. Vous allez vivre ici entouré d'amitié, d'estime et de respect, si vous savez vous rendre compte que l'avenir appartient avant tout à l'homme sérieux. Votre existence, pour une durée que j'ignore, va s'écouler dans ce bâtiment d'école aux volets verts et au clocheton aigu comme une flèche. C'est un joli collège, petit, tout petit comme le cœur de la mie que vous y amenez dans quelques années et que vous aurez le bon goût de choisir ici-même, parmi celles qui déjà épient vos allées et venues, s'inquiètent de vos rendez-vous, se demandent quelle cravate vous porterez dimanche prochain, en montant en chaire pour faire la lecture de la Parole et souhaitent de vous avoir pour cavalier au bal de la Société de chant.

Trois ans, mon jeune ami, comme cela paraît long et pourtant que comptent trois années dans une vie d'homme ! Nous osons espérer qu'après ces laps de temps, relativement court, vous ne secouerez pas la poussière de vos souliers contre nos portes pour le plaisir de courir les aventures — je veux dire pour vous rapprocher d'une de ces villes tentaculaires qui, pour les jeunes instituteurs comme, hélas ! pour leurs aînés, sont de véritables miroirs aux alouettes. Où pourriez-vous être mieux que chez nous ? Je vous le demande.

Dans ce joli coin de pays où l'on a le bonheur de n'apercevoir que, de sept en quatorze, les puissants auto-cars, écraseurs de pauvres gens et les automobiles perfides qui se glissent comme des serpents et happent leur proie au passage, la vie doit vous apparaître à la fois simple et grande. Ici, rien ne viendra troubler votre quiétude ; vous vivrez, pareil à ces anachorètes d'autrefois, dans la plus délicieuse des thébaïdes. Solitude, air pur, vue grandiose, paysage reposant, c'est le bonheur complet pour qui sait le trouver.

Ah ! mon jeune ami, j'entends vos objections. Ne les formulez pas, je vous prie. Gardez-vous, oui, gardez-vous d'ajouter foi aux méchants propos de quelques-uns de vos devanciers qui, derrière les volets mi-clos de nos maisons n'ont vu que des oreilles tendues et des yeux inquisiteurs. Le petit village — « au bois dormant », comme dit la chanson — leur est apparu sous l'aspect d'un hameau rébarbatif, éloigné de toute gare, d'un hameau où le ravitaillement est difficile, sinon nul, où l'on mange du pain rassis durant la semaine entière et où le facteur a toutes les peines du monde à effectuer journalièrement son unique distribution postale.

Et ils croient — les malheureux ! — ils croient que nous sommes uniquement préoccupés de politique et d'intérêts particuliers. Foin des gens toujours mécontents qui ne savent pas découvrir le bonheur où il se trouve. Vous, du moins, mon jeune ami, vous serez plus avisé. Vous vous garderez bien de pénétrer, trop ostensiblement, dans l'intimité de nos familles. Vous vous tiendrez résolument à l'écart de la politique, vous souvenant qu'en cette matière, comme en beaucoup d'autres, la neutralité absolue est de rigueur. Vous aurez des satisfactions d'un tout autre ordre. Les sociétés locales feront appel à vos talents de musicien, de tireur ou de gymnaste. Là, comme ailleurs, abstenez-vous de prendre des « initiatives » qui pourraient bouleverser nos habitudes. N'oubliez pas que le Vaudois est, sous n'importe quelle étiquette, avant tout conservateur.

Si vous savez rester à votre place, vous trouverez, chez nous, sinon une prompte fortune,

du moins la garantie d'un avenir assuré. Le Pays de Cocagne où vous allez vivre est un pays heureux, habité par une population honnête qui n'aime ni les aventures, ni les plaisanteries déplacées, ni les traits d'esprit. Les hommes y sont bons, les femmes point sottes et les enfants ne demandent qu'à vous obéir. Quoique bien jeune encore, vous devez nous apparaître sous les traits d'un homme posé, sensé, assis, car le Pays de Cocagne dont je vous parle, est, avant tout, un pays sérieux.

Ayant parlé, Marc-Henri déboucha un « 1928 » sur lie dont le fumet se répandit bientôt dans toute la cave. Il ajouta :

— Et puis, sachez, comme nous autres et en toute honnêteté, apprécier le bon vin !

Jean des Sapins.

LES JURONS

EXPRESSIONS énergiques, violentes ou malpropres, les jurons, et ceux qui en usent, ont mauvaise réputation.

Un pays étranger, l'Angleterre, si je ne fais erreur, a essayé de les combattre en fondant la ligue de la « Croix violette », dont tous les adhérents jurent... qu'ils ne jureront plus. Mais la guerre est venue et, dans les tranchées, où il faut économiser ses paroles, et, à l'arrière où il faut se détendre un peu pour oublier la mort qui plane, on a recommencé de cultiver le juron.

D'ailleurs, le plus gros de tous, le plus malodorant, celui qui se conjugue et qui, a d'innombrables composés, a été prononcé sur un champ de bataille et son auteur a été quasi immortalisé. Alors ? Puisque celui-là a passé au rang de mot historique, comment persécuter les autres ?

Un juron, ça ne s'enseigne pas à l'école ni sur les genoux maternels, mais ça s'entend dans la rue et aussi à la maison. Ce n'est pas une chose à cultiver, à encourager et à protéger comme les lettres et les arts, mais il ne faut rien exagérer. Je n'écrirai pas une thèse intitulée : « Sauvons le juron ! » mais je me sens prêt à le défendre, quitte à ne m'en servir que dans les grandes occasions. Le juron est un mot réflexe qui remplace un mouvement. Or, un mouvement réflexe peut blesser quelqu'un ou briser quelque chose ; un juron ne fait pas de mal.

Il y a des gens qui jurent quand ils sont contents, quand ils ont atteint le sommet d'une montagne ou trouvé la solution d'un problème. Il faut qu'ils s'extériorisent par un geste ou un mot et c'est le mot qui vient, mot adouci qui ne ressemble en rien au juron en point d'orgue du charretier brutal ou à l'exclamation injurieuse de l'adversaire insolent qui réplique...

Médecins et pharmaciens ont trouvé des remèdes pour tous les maux. Mais, pour l'abondance du cœur, dans les grands moments de l'existence, il y a le juron, le juron distingué qui ne fait de mal à personne et qui soulage...

Lisette.

Ce que femme veut. — Roman par Virgile Rossel. Editions Spes, S. A., Lausanne. — Editions de Baconnière, Neuchâtel.

Ce que la femme veut, c'est le droit de vote, et vous saurez comment elle l'obtient en lisant le dernier roman de Virgile Rosel. L'égalité civique viendra, parce qu'elle doit venir et d'avance, l'auteur répond à toutes les objections. Son héroïne, Mme Simone Pernaux, trouve moyen d'être sa compagne intelligente et tendre de son mari, le plus avisé des cordons-bleus, la plus dévouée des mamans — et avec cela, députée au Grand Conseil. Il est vrai qu'avec un Michel Pernaux — le mari rêvé par toutes nos filles ! — ce n'est pas très difficile ! Mais, soudain, Pidyille se mue en drame. Heureusement qu'une pinte de bon sens et quelques grains d'indiscrétions suffisent à tout remettre dans l'ordre.

Ce joli roman où abondent des silhouettes quasi connues, se lit avec un intérêt soutenu ; il est à recommander chaudement à toutes nos bibliothèques.

Syl.

Bonne réponse. — Petit Pierre a mis les lunettes de sa grand'mère.

— Mais qu'y a-t-il entre mes yeux et les verres, grand'maman ? Je n'y vois plus rien !

— Il y a quatre-vingts ans, mon enfant.

EN FACE DES REALITES

4. Calcul...



l'appel du matin. Isidore est absent. Une voix insinuante souffle au maître : Bon débarras ; une journée de tranquillité. Mais il n'y a rien de si tyran que le devoir, et le maître interroge :

— Ignace, pourquoi ton frère Isidore est-il absent ?

— On l'a gardé à la maison, où il doit s'aider.

— Excuse non valable. Il aura une absence sans congé.

Le lendemain, Isidore n'est toujours pas là.

— ?

— On payera les amendes !

Cela est dit du ton de celui à qui on a bien fait la leçon.

Et voilà !

Et le pauvre jeune maître s'indigne, sa conscience se révolte devant tant de mauvaise volonté, tant d'ingratitude, tant d'inconscience. Il se demande à quoi sert de décréter l'école obligatoire et gratuite pour des gens qui ne le méritent pas ; à quoi sert de se donner tant de peine, de dépenser tant d'argent, de vouloir tant de bien à des individus comme Isidore, qui ne cherchent à sortir ni de leur ignorance, ni de leur servitude, ni de leur misérable condition.

Cyprien.



LOYSE DE SAVOIE

8

L'an 1490 était à sa deuxième moitié. Juillet brillait de tout son éclat. Fleurs épanouies, soleil étincelant, douces brises semaient partout la joie. Depuis dix ans, il en était ainsi à Nozeroy, dix ans pendant lesquels Loyse avait chanté son doux chant de terrestre amour. Voici qu'il va s'éteindre en un sanglot. Un mal « véhément » a terrassé Hugues. Langueurs, crises violentes, abattements se succèdent. Il n'a que trente-neuf ans. Loyse lui prodigue, en réconfort, son infinie tendresse. La mort, il l'entrevoit comme un lointain passage qu'il entendait franchir dans la main de son aimée. Il pensait qu'une même nef les conduirait tous deux à ce rivage d'où nul ne revient. Elle demeure et il la quitte, exhalant ce qui lui reste de vie en une plainte toute chargée d'adieu.

A trois lieues de Noceroy, en pleine forêt, s'élève l'abbaye de Mont-Sainte-Marie. Une colonie de moines de Cîteaux y veille sur la tombe des Chalon. Seize princes dorment là de leur éternel sommeil. Hugues va les y rejoindre. Magnifiquement les funérailles ; six chevaux en caparaçons noirs traînent le char funèbre blasonné aux armes du prince mort. Berne et Fribourg ont député leurs avoyers. Conseillers, baillis, capitaines des terres de Chalon suivent. Derrière eux vient toute la noblesse de Bourgogne conduite par le comte de Neuchâtel et le prince d'Orange. Innombrables défilent prêtres et chapelains, plus innombrables encore bourgeois, tenanciers et manants qui, en larmes, suivent le convoi de leur bien-aimé seigneur.

Quant à Loyse, elle pensait que, sur terre, il ne se pouvait trouver plus déchirante douleur. Et le temps qui passe la lui apporte plus amère. Elle sait que l'héroïsme ne fleurit qu'en terre de souffrance résignée et, dans ses prières, elle demande pleine soumission au vouloir de Celui qui lui envoie telle misère. Elle devine que si Dieu lui a arraché son cher amour terrestre, c'est qu'il veut le remplacer par un amour surnaturel et divin. Et elle revoit, à travers ses larmes, le cloître tant désiré de sa première enfance.

Puisqu'Orbe était jadis le fief de son cher seigneur, Loyse choisit le monastère d'Orbe pour dernier asile. Cependant personne, à Nozeroy, ne soupçonnait ce qui allait advenir. C'est en grand mystère qu'elle prépare l'exode, car on a l'éveil dans son entourage. Elle sait que serviteurs et servantes s'opposent, de tout leur pouvoir, à son départ. Il lui faut, à la fois, cacher sa joie et ses larmes. Elle partit au jour fixé par elle, en juin 1492. Il était neuf heures du soir quand les derniers préparatifs furent achevés. Chacun avait regagné son logis. Aucun bruit dans la ville. L'heure s'avavançait. A l'attitude de la princesse, ses gens virent bien qu'elle ne tarderait pas davantage. Il était environ deux heures lorsqu'elle quitta sa maison pour gagner le couvent qu'elle avait choisi.

N'est-ce pas une des plus gracieuses floraisons de l'art, au quinzième siècle, que ces tryptiques, où les imagiers se plaisaient à réunir, soit les différents traits d'une vie de saint, soit les divers épisodes de quelque merveilleuse histoire.

Or, voici que je rêve, — si hasardeuse soit l'entreprise, — de résumer, comme en un de ces tryptiques, la sainte vie de Madame Loyse. La voyez-vous, toute petite, sur ce premier vantail? En souvenir de sa naissance, au jour des Saints Innocents, elle tient entre ses mains des lis qu'elle tend à un enfant Jésus tout souriant...

Puis, la voilà, sur la médiale peinture, représentée en longue et étroite robe de brocart, le col enjolonné de perles, le corsage constellé de rubis, et portant sur le chef, la couronne princière de Chalon.

Enfin, sur le dernier tableau, elle apparaît émaciée, douloureuse, en sa robe de pénitente: Loyse n'est plus qu'un souffle, n'est plus qu'une âme, victime du divin amour.

Pour donner à ces images quelque valeur, il faudrait toutefois, et c'est ici que s'évanouit mon rêve, les remettre en leur cadre... Or, de ce cadre, rien ne subsiste plus. Le temps, les hommes ont arraché aux lieux habités par la sainte, tout ce qui en faisait jadis le charme et la grandeur...

Aussi, n'est-ce pas sans tristesse que l'on monte dans le tramway qui, de la petite station de Chavornay, vous amène à Orbe. Longtemps avant d'y arriver, on découvre, sur les derniers gradins du Jura, quelques pans de murs, misérables survivants d'une forteresse féodale. Dégradés par le temps, noircies par le feu, ces ruines émergent mornes d'un fouillis de vignes, de vergers, de jardins et contrastent singulièrement avec les maisons modernes qui les accotent. Celles-ci ne leur empruntent pas moins une étrange allure. Perchées sur la colline entourée de précipices, on les dirait, aujourd'hui encore, sur la défensive. Elles seraient, en effet, inabordable sans le pont, d'une prodigieuse hardiesse qui, par-dessus la rivière d'Orbe, qu'il domine de cent coudées, donne de plein pied accès dans la ville.

A la place du château, c'est aujourd'hui une vulgaire esplanade. Vulgaire, non; car merveilleuse est la vue que l'on a de cette terrasse faite des débris du vieux castel. Deux vallées toutes débordantes de verdure serpentent à vos pieds. Plus loin, moutonne une plaine richement cultivée qui, diaprée et plantureuse, va se perdre dans la chaîne ondulée du Jura. A l'horizon enfin, ce sont les cimes alpestres, dont les rocs et les neiges s'estompent dans la brume... admirables lointaines qui contrastent avec l'embourgeoisement de la petite ville. C'est l'idéal là-bas. Ce n'est plus, ici, que la triste réalité, car, de partout, les ruines de l'impénétrable forteresse vous ensèrent. Il n'en reste qu'une tour, couverte d'une collerette de crénaux. On l'appelait la « Tour des Prisons ». Elle servait jadis à défendre la grande porte d'honneur.

Pauvre vieille tour! Elle se dresse là, fière encore en son délabrement, comme le témoin mutilé des furieux combats livrés aux Bourguignons par les Suisses, déjà maître d'Orbe, avant Grandson et Morat.

C'était au pied de cette tour qu'avait péri Léonard de Jougne, le fils unique du pauvre Pierre, qui, si tristement, tout à l'heure, pleurerait sa chère dame. Ses larmes, alors, avaient coulé moins amères qu'aujourd'hui.

Oui, vraiment, il faut invoquer de tels souvenirs pour poétiser cette ville d'Orbe désespérément indifférente à son passé. On s'y étonne de voir un étranger... plus encore, de lui voir un plan, ou un guide à la main.

Comme je demande à un passant l'ancien couvent de Sainte-Claire, il me regarde, effaré.

— Vous dites ?

— Je demande le monastère des Clarisses, qui devait se trouver de ce côté-ci, contre les remparts...

— Des remparts!... Mais il n'y en a plus, monsieur... Cependant, reprend le passant, après un moment de réflexion, et fort obligeamment, la maison que vous voyez là-bas, dans la rue du Vieux-College, pourrait bien avoir été le couvent que vous cherchez...

— Merci. La rue du Vieux Collège... c'est ?...

— Celle qui descend là, tout droit devant vous...

Mon plan à la main, je gagne la rue du Vieux Collège...

Fort en pente, mal pavée, la rue chemine le long d'antiques murailles d'où émerge une sorte de clocher carré couvert de tuiles bariolées. Des plâtras, des démolitions, des baraques en ruines encombrant les vagues terrains que borde, sur la rue, la vieille maison. Elle se dresse là, balafrée de pierres de tailles qui dessinent tantôt un cintre, tantôt une ogive de fenêtre, tantôt une porte murée.

Une de ces portes, pourtant, est demeurée ouverte. Elle donne accès à une grande salle où je me risque, après avoir gravi quelques marches. Sous la vieille voûte, se pressent force paysans qui mangent, boivent, chantent à tue-tête... Car c'est à Orbe, jour de marché.

Une grosse servante m'apparaît :

— C'est bien ici l'ancien couvent des Clarisses ?...

Evidemment, elle me croit fou.

— Un couvent ?... Mais, monsieur, vous êtes ici à l'auberge des « Deux-Poissons », la plus achalandée de la ville...

J'aurais dû le deviner au bruit des verres, aux cris avinés des consommateurs. Un logis où l'on fume, boit, s'ébat, un abri où l'on remise chevaux, charrettes et charretiers, voilà ce qu'est devenu le monastère bâti par Colette la Thaumaturge, le cloître sanctifié, illustré par Loyse de Savoie, petite-fille de Saint-Louis.

Tout, dans ce couvent, jadis célèbre, tout, jusqu'aux tombes, a été profané. En montant au premier étage, je découvre que chaque marche est faite d'une dalle funèbre, sur laquelle se distinguent encore quelques hiératiques figures.

Les guerres religieuses au vieux temps, l'utilitarisme aujourd'hui, se sont, tour à tour, acharnés sur cette vieille demeure et ont jeté au vent les cendres de celles qui, jadis, la peuplaient. Qui sait ? si les reliques de ma chère sainte n'avaient pas été ramenées à Nozeroy, peut-être aurais-je foulé aussi sa pierre tombale en ce lamentable escalier.

Sa vie au couvent d'Orbe fut toute de joie et de renoncement. Comme à Nozeroy son plus grand bonheur était de soigner les malades. Aucune sœur n'était plus stricte dans l'observance des lois conventuelles. D'allègement, elle n'en veut aucun pour elle-même. Sans cesse, on la voit renchérir sur les sévérités de la règle. C'est à peine si elle touche à sa nourriture et, la nuit, le sommeil fuit sa couche hérissée d'un double cilice. Or, au mois de juillet 1503, comme on célébrait la fête de sainte Marguerite, Loyse déclara, tout à coup, qu'un mal, bien léger en apparence, va la conduire à la mort. « En tel état est mon cœur, dit-elle, que je ne peux vivre ». La flamme qui la consume semble, en effet, à ses derniers vacillements et proche de s'éteindre.

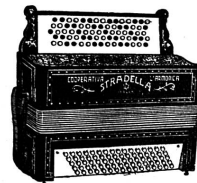
Tout est en pleurs au monastère. Seule, Loyse exulte à la pensée du suprême brisement.

Elle mourut le 24 juillet 1503, vers neuf heures du soir. C'était le quatrième jour de sa maladie. Sa dépouille mortelle fut transportée à Nozeroy, puis elle rejoignit plus tard, beaucoup plus tard, la terre de ses ancêtres, ce royal reliquaire de Turin où, durant trois siècles, sa place y était demeurée vide.

FIN

Bourg-Ciné-Sonore. — Greta Garbo, qui joue au Bourg cette semaine, est assez souple pour s'adapter à tous les personnages dont on lui confie l'interprétation: elle y est toujours supérieure, mais quand un rôle a été fait spécialement pour elle, comme dans *Terre de Volupté*, elle atteint la perfection. On la sent vivre si profondément sa troublante aventure, palpate avec tant de langueur sous la séduction du climat javanais et de sa nature pour ainsi dire perverse, que jamais création d'elle n'a davantage touché le public. Toute la poésie troublante de Java est encluse dans ce film. Dans cette île émouvante où sans cesse la passion et le tigre grondent sourdement, l'histoire de cette jeune femme foncièrement honnête, donne la griserie des fleurs délicieusement vénéneuses.

L'ILLUSTRÉ. — Numéros des 12 et 19 novembre. — Les bandits corses aux abois, plusieurs photos du plus vif intérêt; l'ex-roi Alphonse XIII en passe de se voir condamner à mort; le drame manchou; le film du «Parfum de la dame en noir»; les merveilleux jardins de l'Alcazar, à Séville; le Mexique populaire; la chasse au gorille dans les forêts du Congo; le port fluvial de Bâle, intéressant reportage illustré; les femmes au service des CFF.; spectacles de la rue: marchands forains faisant leurs boniments; la Mode, superbe double page; les lettres romandes, par Gaston Bridel; le projet suisse du calendrier perpétuel, etc. — En vente partout à 35 cts. le numéro.



L'Armonica - Cooperativa

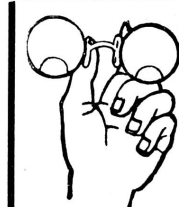
STRADELLA

Le ROI des accordéons

Agent général pour la Suisse :

I. C. MARGOT

Rue Centrale 8 Lausanne
Catalogue gratis franco



TREUTHARDT

Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.

Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24 549

Pour la rédaction :

J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence

DODILLE

LE CHEMISIER DE LAUSANNE

HALDIMAND, 11 DES PRIX ABORDABLES DANS UN CADRE CHIC

S. Geismar

Chapellerie. Chemiserie.

Confection pour ouvriers.

Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE